

## Présentation

In: Langue française. N°56, 1982. pp. 3-5.

---

Citer ce document / Cite this document :

Meschonnic Henri. Présentation. In: Langue française. N°56, 1982. pp. 3-5.

doi : 10.3406/lfr.1982.5144

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr\\_0023-8368\\_1982\\_num\\_56\\_1\\_5144](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1982_num_56_1_5144)

---

## PRÉSENTATION

La notion de discours suscite depuis des années un renouveau de la linguistique, donc de l'enseignement du « français », depuis Benveniste jusqu'à la pragmatique (*Langue française*, n° 42, mai 1979), l'argumentation et l'énonciation (*Langue française*, n° 50, mai 1981). La linguistique du discours s'est tournée surtout vers les textes et discours non littéraires (*Langue française*, n° 28, décembre 1975). On est passé de l'étude des structures de la langue à celle du discours en situation. Mais on n'a guère pris le discours autrement que dans sa rhétorique ou sa sociologie. Il s'agit ici de montrer le discours dans sa signifiante. Non dans une matérialité des sons de la langue par rapport à du sens, ce qui serait rester dans le schéma du signe et de la langue. Mais le discours comme mouvement empirique de la parole, dans le parlé, le dit et l'écrit. Mouvement du sujet, mouvement du sens, dans la pluralité de ses modes. Où tout est sens, sémantique prosodique, rythmique. Où le rythme compte plus que le sens lexical pour faire le sens. N'est plus opposé au sens, mais consiste dans l'organisation des marques du discours. Paradoxalement, le rythme relève plus de la théorie du discours que de la phonétique ou de la phonologie.

Le rythme et le discours sont solidaires. C'est pourquoi il a paru nécessaire de présenter un numéro de *Langue française* qui montre l'importance du rythme pour la théorie du discours, et pour les analyses du discours. On a trop longtemps inclus le rythme dans la métrique, identifiant de fait, en France surtout, la prose et l'absence de rythme, la prose et le discours ordinaire. C'est la théorie traditionnelle du rythme comme alternance de temps forts et de temps faibles, enfermée dans la métrique, hors du sens, sous-catégorie de la forme. Elle tourne dans l'étymologie traditionnelle, qu'elle mime, et qui a fait la mythologie du rythme régularité-des-vagues-de-la-mer. Benveniste, dans son étude sur la notion de rythme (dans *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, tome 1), a permis de passer du mythe du rythme à une histoire du rythme. La poésie n'en est plus propriétaire. Mais il n'y a pas non plus à exclure la

littérature du discours, comme font généralement les linguistes ou les philosophes du discours. Qui excluent en même temps le rythme. Prendre le rythme comme discours et le discours comme rythme fait une théorie du langage qui inclut la littérature dans la pluralité des modes de signifier. Sa force : être une écoute de l'empirique. Et la littérature, dans l'empirique : un laboratoire du rythme.

C'est pourquoi ce numéro de *Langue française* n'a pas fait appel seulement à des universitaires. Non que je valorise les « praticiens » et mette les « universitaires » dans le livresque. Mais les sciences humaines et les pratiques de la littérature, ou d'autres activités, n'ont pas les mêmes prises. Or le rythme dans le langage est de toutes les pratiques. Il fallait montrer que les intuitions théoriques sur le rythme sont le langage même d'une pratique.

Antoine VITEZ parle du rythme au théâtre. Un rythme agi du langage. Son expérience – comme Matisse parle de la peinture – illustre que le rythme est premier, pas le sens. Que le rythme, la voix, les corps ne sont pas séparables. C'est aussi à une théorie du corps dans le langage que travaille Pierre DAVID, psychanalyste, montrant chez Eluard une perte du corps. Ce sont des variations sur son rythme en poésie qu'apporte Jacques RÉDA. Notes d'expérience poétique, autour d'une étude sur Verlaine, chez Michel DEGUY.

Michel de FURNEL ouvre la pragmatique à la poétique et au rythme. Sa critique de la pragmatique est importante, autant pour la pragmatique que pour le rythme, à partir des poèmes de René Char. La prosodie, comme sémantique et organisation du discours, chez Reverdy, fait la matière d'un travail en cours de Christian HERVÉ. A la rencontre entre poétique et ethnologie, cet ensemble se termine avec un fragment d'une étude sur le rythme dans la poésie orale, par Paul ZUMTHOR.

J'ai essayé, pour commencer, de situer l'enjeu de la notion d'oralité, d'analyser les éléments qui composent son émergence à l'actualité. Et qu'un effet de mode tend à confondre. Car, des psychanalystes aux ethnologues, de l'écoute flottante au conte oral, la voix, le corps, le rythme sont l'objet d'un intérêt syncrétique. Le rythme prête à l'irrationnel. Le positivisme s'en garde derrière ses barres de mesure, et une linguistique de la langue qui ne peut pas analyser ce qu'elle a d'abord posé comme non linguistique : le rythme.

Je n'aurais pas proposé ce numéro sans le travail de *Critique du rythme, Anthropologie historique du langage* (Verdier, 1982), qui soutient les propositions que j'avance, et qui a son point de départ dans *Langue française*, n° 23 (septembre 1974), « Poétique du vers français ». Certains des auteurs du numéro présent y participaient. Il s'agissait alors de présenter un panorama des recherches sur la poésie et sur le vers, jusque dans leurs divergences.

Le numéro actuel est orienté autrement. Il est plus situé. Par la voix, le corps, la prosodie, le rythme. A part l'ouverture sur le théâtre, il est certain que les exemples sont encore trop de poésie. Mais c'est aussi qu'il y avait à réagir contre la coupure de la pragmatique entre discours et poésie. Qui laisse la poésie dans la langue, et la métrique hors du

discours. Une analyse du rythme du parlé était prévue, que la place et le temps ne m'ont pas permis d'introduire, comparant des bulletins d'information de radio aujourd'hui, il y a vingt ans et quarante ans. Ce numéro ne prétend qu'à rassembler des prises sur des pratiques actuelles, sur ce qui s'élabore. Les convergences de l'oralité, bien que chacun y reste lui-même, y font des rencontres. Il y a là une force. Car elles n'étaient pas préparées. Il n'y a pas ici d'effet de groupe, et de chefferie, au sens doctrinaire et centré sur soi. Mais des recherches voisines, et l'amitié, pour laquelle on ne peut pas remercier.

Henri MESCHONNIC